

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

DE MES PROPRES MAINS, 1997

RACE, 1997

LONG ISLAND, 1998

ASSERVISSEMENT SEXUEL VOLONTAIRE, 2000

RÉCIT DE LA PRÉPARATION DE *GILGAMESH*

JUSQU'À LA PREMIÈRE RÉPÉTITION EN AVIGNON, 2000

LE DÉBUT DE L'A., 2001

PARADIS (UN TEMPS À DÉPLIER), 2004

MON FANTÔME (CANTATE), 2004

*Aux éditions Actes Sud-Papiers*

LE RÉVEIL, 1988

LES PARISIENS OU L'ÉTÉ DE LA MÉMOIRE DES ABEILLES, 1989

JOHN ET MARY

*suivi de*

LES DIALOGUES, 1992

*Chez L'Arche Éditeur*

ASV

*p.r. auto-interview trafiquée en plein air 6204+3*

in « LEXI/textes », n° 5, 2001

OÙ LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT

EST L'ENVOL D'UN COQ DE BRUYÈRE

*Nouvelle auto-interview enregistrée à Kyoto et Tokyo*

*en avril 2003 (exemplaire 002)*

in « LEXI/textes », n° 7, 2003

SUR PASCAL RAMBERT

*Chez le même éditeur*

Laurent Goumarre

RAMBERT EN TEMPS RÉEL, 2005

PASCAL RAMBERT

**GENNEVILLIERSroman**

**0708**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

AVANT

© 2007, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-8468-213-9

## l'annonce

C'est bientôt l'été, le lundi 19 juin 2006. Le soir est frais. Les fenêtres ouvertes. Il n'y a pas de mal. J'ai mis mon téléphone sur chargeur dans ma chambre à coucher. Je fais des pâtes à la tomate fraîche. Les étourneaux gorgent les arbres. La vue sur Paris est lente. Le Sacré-Cœur droit dans la lumière. J'aurais pu me dire : « Ne passe pas par ta chambre. » Ne pas vérifier. Or je vérifie. J'écoute. J'entends : « Bonsoir, ici Renaud Donnedieu de Vabres. Vous devez vous douter du pourquoi de mon appel. Je vous laisse le numéro de mon cabinet, rappelez-moi. »

C'est bien la première fois qu'un ministre me laisse un message. Je n'ai jamais été proche d'aucun ministre. Je n'ai jamais connu de ministre. Ni celui-ci. Ni un autre. Aucun. Aucun ministre ne m'a jamais adressé la parole. Je n'ai jamais cherché à exister pour ces personnes. Ces personnes n'ont jamais cherché à me rencontrer. Et là, j'entends : « Allô, ici Renaud Donnedieu de Vabres, rappelez-moi. » C'est la première

fois de ma vie qu'un ministre m'interrompt pendant que je fais des pâtes à la tomate fraîche. Il dit : « Rappelez-moi. Voici le numéro de mon cabinet. Vous venez d'être nommé directeur du théâtre de Gennevilliers. »

2

unanimité

Tokyo. Un an après. J'écris cela depuis Tokyo. C'est la mi-mai 2007. Un an après le « Bonsoir, c'est Renaud Donnedieu de Vabres, rappelez-moi. Voici le numéro de mon cabinet. Vous venez d'être nommé directeur du théâtre de Gennevilliers ». À Tokyo c'est l'été. Des corbeaux plein les arbres. Le vrai son de Tokyo. Des cris par centaines de corbeaux dans le ciel. À New York, le klaxon des taxis. À Tokyo, le son des corbeaux dans le ciel. Je mets en scène une de mes pièces chez Oriza Hirata. Né en 62, comme moi. Auteur metteur en scène, comme moi. Il a fait le tour du monde à bicyclette. Pas moi. Il nous rejoint bientôt à Gennevilliers. Désormais *je est nous*. C'est la dixième fois que je viens à Tokyo.

J'aime le Japon. C'est le pays du soin. Les gens prennent soin de toute chose. Chaque matin est une épiphanie pour l'œil. Sur le chemin du

8

théâtre, j'exulte devant les rosiers en pots. Les crocus du Japon. Les œillets nains. Le soin. Le soin partout. Je pense à Gennevilliers. Je pense toujours à Gennevilliers. Déposer du soin en toute place. Quelques minutes après le « Bonsoir, c'est Renaud Donnedieu de Vabres. Vous venez d'être nommé directeur du théâtre de Gennevilliers », j'apprends que c'est à l'unanimité. Ah bon ? Oui. Les tutelles ont proposé à l'unanimité, oui. Ah bon. Quand j'entends le mot « tutelles » apparaissent – c'est absurde – chaque fois dans mon cerveau des images de tiges vertes. Ces tiges dures sur lesquelles grimpent les roses. Chaque fois que j'entre dans un des bureaux des dites tutelles, je vois de longues tiges vertes qui me regardent à la place des personnes qui m'accueillent. Oui. Le maire communiste de Gennevilliers. Son adjoint socialiste à la culture. Les représentants de la Direction régionale des affaires culturelles. Ceux du cabinet du ministre (de droite). Ceux du département (de droite). Tous ont proposé au ministre. Le ministre a appelé Bernard. Bernard était OK. À 19 heures tout était *plié*. Vers 20 heures le ministre me dit : « Rappelez-moi, je vous nomme directeur du théâtre de Gennevilliers. »

9

OK

« C'est bien la première fois que je fais l'unanimité », je pense dans ma tête. D'habitude je divise paraît-il. J'agace. Tout le monde. « Vos spectacles vous savez parfois c'est pas facile », etc. Là, à l'unanimité. Une fois. Une seule fois. « Une seule fois dans ma vie », je repense dans ma tête sans en tirer ni joie ni peine. Seulement la fierté courte d'avoir réuni autour de nos forces des gens que d'habitude rien ne rassemble. Quand je dis plus haut que Bernard est OK c'est une façon de parler évidemment. Bernard n'est pas OK. Bernard ne sera jamais OK. Bernard n'est pas quelqu'un qui est OK. On ne dit pas de Bernard : « Tiens, voilà un type qui est OK. » Bernard ne sera jamais OK avec l'affaire de Gennevilliers.

le petit coup sur la manche de mon manteau

Je rembobine : un an plus tôt à Gennevilliers. Je suis dans le bureau de Bernard. Il dit : « Alors tu es intéressé ? » Je dis : « Oui. Non. Je ne sais pas. » Au moment de se quitter – entre deux

portes –, il donne un petit coup sur la manche de mon manteau et dit : « Essaie, tente ta chance. Pourquoi pas, tu verras bien. » Bernard donne *un petit coup sur la manche de mon manteau*. Bernard Sobel. On se regarde comme des insectes dans le soleil de février. Lui combatif et fatigué. Moi bafouillant et timide. Lui sachant que les choses sont en route. Moi candidat à rien. À aucun titre. À aucun rôle. Ni à celui de repreneur. Ni à celui de Brutus. Rien. Les bras ballants, comme ça, entre deux portes, dans le soleil de février. « Essaie, tente ta chance. Pourquoi pas, tu verras bien. » Et ce *petit coup sur la manche de mon manteau*. OK. Peut-être que j'interprète mal. Peut-être que j'interprète bien. Je n'en sais rien. Peut-être que j'ai rêvé.

En sortant du théâtre la tête me tourne. Je voudrais dormir. M'allonger sur le trottoir et dormir. J'ai soif. Je ferme les yeux. Quand je les ouvre, je vois écrit sur la manche de mon manteau : *Essaie, tente ta chance. Pourquoi pas, tu verras bien.*

Bernard (1)

Bernard n'aime pas trop qu'on parle de lui je crois. Qu'on dise qu'on l'apprécie. Encore moins qu'on l'aime. Qu'on le fête. Je connais peu

Bernard. Je ne suis vraiment pas un intime. En même temps, deux ou trois choses vraies :

J'ai à peine 20 ans. J'ai fait un ou deux spectacles. Bernard me donne un livre : les œuvres complètes de Grabbe. Il me dit : « Tiens, regarde ça, pour un jeune metteur en scène, c'est pas mal. Tu vois, dans *Hannibal* il y a quelque chose comme deux cents personnages, c'est pas mal pour commencer. » Je me dis : « Il est fou. Deux cents personnages. Vingt heures de spectacle. Il est fou. » C'est à Nice qu'il me donne ce livre à lire, lors d'une représentation de *Edouard II* de Christopher Marlowe avec Philippe Clévenot et Bertrand Bonvoisin. Un spectacle de mecs. Hurlants. Fonçant les uns contre les autres avec des épées lourdes à s'arracher les bras. En armure. Une merveille.

Des années plus tard je suis face à Bernard et Yvon Davis. Il est question de tourner en film une de mes pièces en coréalisant avec la boîte de production du centre dramatique.

Puis ce n'est pas *Hannibal* mais *Napoléon* de Grabbe que Bernard monte avec un groupe d'acteurs épatant. Cinq heures éblouissantes sur les deux immenses plateaux du théâtre. Entre-temps il voit ma pièce *Les Parisiens* au Festival d'Avignon et il dit : « Il y a quelque chose. »

Puis c'est dans la file d'attente de *Tokyo Notes* de Oriza Hirata que monte Frédéric Fisbach. Il me dit deux mots au sujet d'une de mes pièces qu'il a lue. Dans la file d'attente de *Tokyo Notes*, je dis à Kate qui arrive de New York : « Tu vois

ce monsieur ? C'est le dernier communiste du théâtre français. » Je dis à Kate : « J'ai été communiste à travers deux hommes : Antoine Vitez et Bernard Sobel. Antoine est mort. Bernard est là. Regarde bien cet homme habillé en noir avec son bonnet. Ce type a été l'assistant de Bertolt Brecht. Il a tout fait. C'est lui le directeur du théâtre de Gennevilliers. »

il va falloir travailler, mais on va y arriver

Je n'ai jamais voulu de théâtre. Je ne me suis jamais *positionné* – comme on dit maintenant – à l'image de certains de mes *collègues* pour avoir un théâtre. Je n'ai pas – comme on dit – *hanté* les ministères. Je n'ai pas *posé ma candidature* chaque fois qu'un théâtre se libérait. Non. Non, je n'ai pas fait ça. J'ai tout simplement aimé faire travailler sans cesse la compagnie que j'ai créée très jeune. Qui a porté tous nos spectacles. Qui nous a fait grandir. Tourner en France et à l'étranger. Jusqu'au *petit coup sur la manche de mon manteau*. Mais il y a plus fort encore.

C'est l'été. C'est l'été d'Avignon 2005. Le festival du prétendu scandale. L'année où les rats mettent des casquettes de capitaines. Le soir de la première d'*AFTER/BEFORE*, c'est l'émeute. À la fin du spectacle, tout le monde s'éclipse et on

se retrouve avec les acteurs et les derniers fidèles. Vincent Baudriller du festival. Salvador Garcia d'Annecy. Angelina Berforini de Caen. Dany et Mady de Nice. Et Nicole Martin de Gennevilliers. Nicole Martin. Nicole Martin et Bernard ont programmé *AFTER/BEFORE* à Gennevilliers. Nicole Martin me regarde et dit : « Il va falloir travailler, mais on va y arriver. » Et là je comprends ce que c'est qu'être un vrai producteur. Ce que c'est qu'être un être humain. « Il va falloir travailler, mais on va y arriver », dit Nicole Martin. Cette phrase me sauve. Je ne l'oublierai jamais. Parfois des expériences aussi intenses et fortes fichent dans votre cœur pour longtemps une forme d'humour face aux chagrins passagers que peuvent quelquefois être les premières. Le lendemain, Bernard au téléphone me demande ce qui se passe. « Rien Bernard. Les rats cette année ont mis des casquettes de capitaines. – Ah bon. Très bien. J'ai une idée. – Oui Bernard laquelle ? – Si tu veux on pourra afficher en grand toutes les critiques dans le hall en février. Et tu pourrais même les lire avant le spectacle. » Moi toujours aussi courageux mais avec le sourire : « Bernard, je ne suis pas sûr qu'il faille insister. – Bon bon, tu fais comme tu veux. Mais je veux que tu saches une chose, c'est que je suis avec toi. À tes côtés. Salut. » Et il raccroche. Comme il fait toujours. Je crois que ce jour-là *GENNEVILLIERSroman 0708* commence.

## Bernard (2)

« Je suis avec toi. À tes côtés. » Je comprends maintenant pourquoi, dans la file d'attente de *Tokyo Notes*, j'avais tant tenu à expliquer à Kate arrivant de New York épuisée, en *jet lag*, qui était cet homme. « Si, écoute-moi Kate, c'est important. C'est Bernard Sobel. » J'avais sans doute ajouté : « C'est un *grand* ou quelque chose comme ça. » Je l'aime beaucoup car il n'a jamais dévié. Je le respecte parce qu'il est droit et intègre. Il cherche. Il cherche quelque chose autour de l'homme. Depuis quarante ans. Il reste dans sa ligne. Son théâtre à Gennevilliers est un peu austère mais c'est là que depuis quarante ans sans doute ont été produites et montrées les choses les plus intéressantes. Il n'y a pas qu'à Gennevilliers qu'il y a eu des choses intéressantes. Mais à Gennevilliers il y en a eu beaucoup. Je comprends maintenant pourquoi je raconte tout ça en anglais à Kate un soir de 2000 dans la file d'attente de *Tokyo Notes*. Elle dit : « C'est lui qui avait invité Richard Foreman de New York ? – Oui, c'est lui. – OK, je vois. » Mais aussi Chéreau. Wilson. Müller. Bayen. Gabily. Tanguy. Et tous les auteurs russes ou allemands que personne ne connaissait et dont d'ailleurs personne n'arrivait sérieusement à prononcer les